

# L' Abeille.

5me. Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

5me. Année.

VOL. V.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC 14 Octobre, 1852.

No. 4

## NATIVITE DE MARIE.

A MARIE IMMACULEE.

*Quæ est ista... ?*

Cette enfant ! quelle est-elle ?  
Comme elle est douce et belle !  
Est-ce une ange des cieux ?  
Car son front gracieux,  
Dirait une immortelle.  
Cette enfant, d'où vient-elle ?

Mettons nous à genoux ;  
Prions, prions-la tous.

Cette enfant ! elle est pure...  
Du péché la souillure  
Ne put flétrir jamais  
Ses célestes attraits.  
Dans la grâce conçue  
La terre l'a reçue.

Cette enfant ! c'est Marie ;  
C'est une fleur choisie,  
Entre toutes les fleurs,  
Pour embaumer nos cœurs,  
Guérir notre misère.  
Chante son nom, ô terre !

Oh ! comme elle a des charmes,  
Pour essuyer nos larmes,  
La fille du grand Roi !  
Terre, console-toi !  
C'est le ciel qui la donne ;  
Elle est douce, elle est bonne.

Salut, pleine de grâce ;  
Votre beauté surpasse  
Le bel éclat des cieux ;  
Vous seule en ces bas lieux,  
En la triste vallée,  
Fûtes immaculée.

Nous sommes à genoux,  
Priez, priez pour nous.

O fleur toujours éclose  
Plus douce que la rosée ;  
Plus blanche que le lis :  
Oh ! pour vous s'est épris  
D'amour le saint-tendresse  
Le Dieu de la vaguesse.

(à continuer)

## DISCOURS DE M. BERRYER,

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DU COLLEGE  
DE JUILLY.

Jeunes Éléves.

Il nous a donc été donné de remplir avec une entière liberté, la promesse que nous nous étions faite l'an dernier, de nous revoir à ce jour dans notre antique et chère maison de Juilly. C'est pour moi une immense satisfaction et vous le comprenez : si ce lieu réveille en mon cœur

les plus riants souvenirs de mes premières années, cette place honorable où l'on m'invite après trente ans à m'asseoir, me permet de penser que je ne les ai pas parcourus, sans acquérir quelque titre à l'estime des gens de bien. Je voudrais, en ce moment, vous faire ainsi comprendre toutes les pensées qui s'émeuvent en moi, au milieu des douces et vives impressions que je ressens en me retrouvant parmi vous, dans cette grande solennité de la distribution des prix du Collège.

Tout ce que vous éprouvez vous-même, l'émotion curieuse et inquiète de vos pères et mères, la douce satisfaction, la tendre préoccupation de vos maîtres, le touchant intérêt qu'expriment autour de vous les personnes qui assistent à cette séance, tout vous dit assez haut qu'il ne s'agit point de triomphes d'enfants et de succès frivoles.

De plus graves pensées remplissent les cœurs. On se plaît à pressentir, jeune lauréat du collège, l'homme illustre que le public hommage doit environner un jour ; on aime à penser que nous déposons sur le front du bon écolier les couronnes que le bon citoyen doit mériter plus tard.

C'est de ce point de vue sérieux, que vous devez envisager les études auxquelles vous vous livrez, les travaux dont vous allez recevoir la récompense.

Je ne parle même pas des plus graves parties de l'instruction, de ces grandes bases de l'éducation qui sont si soigneusement et si solidement développées par les chefs religieux de cet établissement.

Nourris dans la religion de nos pères, vous savez trop bien quelle est la haute importance de ces enseignements sacrés, et vous ne perdrez jamais rien de cette foi catholique, qui donne tant de puissance et tant de dignité à l'accomplissement de tous les devoirs.

Mais je voudrais aussi vous convaincre profondément de l'utilité, de la gravité de vos études classiques.

Destinés à vivre dans cette France éclairée par tant de grands esprits, si riches de tous les trésors de la littérature et de la science ; appelés à exercer vo-

tre intelligence, à manifester vos pensées, à communiquer avec les hommes, dans ce bel idiôme français que Bossuet, Fénelon et Racine ont parlé, peut-être ne reconnaîtrez-vous pas toute l'importance de la longue et pénible étude des langues grecque et latine.

Cependant la connaissance approfondie du langage de l'antiquité, ne nous met-elle pas comme en relation familière avec les grands hommes qui ont illustré le monde ; ne nous fait-elle pas en quelque sorte, citoyens d'Athènes et de Rome, ne nous convie-t-elle pas à vivre, pour ainsi dire, dans la société de ces morts célèbres, dont la pensée et la parole ont traversé les siècles !

Oui, quoique nous soyons trop étrangers aux mœurs, aux habitudes, aux croyances, à l'organisation sociale au milieu desquelles ils ont vécu, quoique leurs ouvrages soient ainsi privés pour nous de la vie qui les animait, nous pouvons, selon l'expression d'un vieil écrivain, retirer de leurs livres, comme de leurs effigies et des statues de leurs tombeaux, les plus beaux traits de ces superbes génies.

Mais ce n'est encore là parler que du bienfait de la science des langues.

De nos jours, des hommes agités de la téméraire pensée de réformer les vieilles études littéraires qui ont si magnifiquement enrichi notre France, se sont plaints de voir épuiser les premières années de la jeunesse, dans une longue étude des langues anciennes.

Comme si, dans le système d'instruction donnée dans ces collèges, il ne s'agissait d'apprendre que le grec et le latin, on propose, pour l'enseignement de ces langues, des méthodes plus simples et plus rapides. Croit-on que ce soit là une idée nouvelle ? Et qui donc met en doute qu'il est facile de trouver des méthodes commodées ? Peut-être vos esprits actifs et impatients s'étonnent aussi d'être condamnés à remuer, pendant six et sept années, les livres, les dictionnaires grecs et latins.

Mais ne vous y trompez pas. Il y a de bien autres avantages que celui de la science des langues, dans cette division des études grecques et latines en un si grand nombre de classes.